

Denis Roche, météore dévastateur

Il a écrit, de 1962 à 1972, des poèmes dominés par la « bousculade pulsionnelle ». Puis il s'est arrêté

Par JOSYANE SAVIGNEAU

Le Monde, Publié le 13 janvier 1995

EN 1962 paraissait un recueil de poèmes au titre énigmatique et voluptueux, *Forestière amazonide*. Son auteur, Denis Roche, avait vingt-quatre ans. Beau, violent et sombre, il était l'un de ces jeunes gens très doués rassemblés autour de la revue *Tel Quel*, qui ont fait si peur aux « hommes de lettres » et qui n'en finissent pas d'agacer les générations suivantes, bien en peine de les égaler.

Denis Roche allait traverser la poésie française du vingtième siècle comme un météore dévastateur. De 1962 à 1972, il publie quelque six cents pages de poèmes, puis s'arrête net. Un départ en forme d'attaque : « La poésie est inadmissible. D'ailleurs, elle n'existe pas », scande toute une partie de son dernier recueil, *le Mécrit*.

Contrairement à ceux qui parlent, à l'infini, leur exténuation, Denis Roche a fait ce qu'il disait. Il n'a plus écrit de poèmes. Et pourtant, il était loin, lui, d'être exténué. Il suffit de lire son « *Eloge de la véhémence* », une autre partie du *Mécrit*, pour se prémunir contre la tiédeur et les « ennuyeux couloirs de l'obscénité ».

Il écrira de la prose, un peu - notamment *Louve basse*, en 1976 - et deviendra photographe - ce qui, à relire ses poèmes, est d'une grande cohérence (voir ses obsessions visuelles, sa fascination pour la peinture abstraite, sa volonté de « passage à la surface »). Il sera aussi éditeur : il dirige, aux éditions du Seuil, une collection prestigieuse et novatrice, « *Fiction & Cie* », celle-là même dans laquelle il republie ses poèmes. On le dit attentif à ses auteurs, accueillant, enthousiaste.

On se demande toutefois comment lesdits auteurs parviennent à s'en remettre à un homme qui, avant de se taire, a «dit son mot» avec tant de virulence : «Alors j'ai dit mon mot, annonce-t-il dans «Lutte et rature», en avant-propos au Mécrit, je l'ai mis bout à bout avec ceux qui n'avaient pas prévenu, ceux qui font mal, ceux qui pèsent lourd dans la balance, ceux qui sont des erreurs, ceux qui font chier, les pro-têtes, les proseillettes, prête-otes, poïtes (ô poètes !), co-pouillettes, psoêtes, trépotes, tripote-l'être, pleutres- reîtres, mouilleurs de bruits, cadenceurs merdiques de tout poil, diseurs de ligne mes amis, mes potes (ô poètes !) de la posie, fines fleurs, fines mouches, fins rimeurs, amis cousins mangeurs de Racine par le pisse-en-ligne, prête-noms de l'écroulletiquêre... Mon mot est dit.»

Derrière son impeccable courtoisie, Denis Roche est implacable, on le sent. Comme un animal sauvage, féroce, qui aurait construit sa propre cage et s'y sentirait pourtant bien à l'étroit. On peut être certain que ses jugements, sur tout ce qu'il lit, sont impitoyables - comme celui qu'il porte sur la poésie actuelle (voir ci-contre).

Tant d'orgueil ne prédisposait guère à une réédition d'OEuvres poétiques complètes. Néanmoins, elle est là, et c'est heureux. On peut voir, dans sa totalité, un parcours, sa vitesse, sa souplesse, sa « bousculade pulsionnelle » (Eros énergumène, 1968), sa mise en forme, son « côté visuel extrêmement fort », dit aujourd'hui Denis Roche : « Ca se termine par quelque chose de visuel, comme si j'écrasais les poèmes contre un mur. Dans le dessin même, il y a un phénomène d'écrasement. » Peu bavard - « par oral, je dis beaucoup de banalités » -, il consent cependant à trouver un intérêt à ce volume « parce qu'on y voit une trajectoire ». « Ca me confirme dans l'idée qu'on ne doit écrire que ce qu'on a à dire - à démontrer du point de vue de l'esthétique, explique-t-il. Avec un début d'explication et une fin de démonstration. Très vite, dès le deuxième livre, j'ai su que c'était destiné à se terminer, si la démonstration se faisait. Et quand j'ai arrêté, j'étais horriblement sûr de moi. Je parle

souvent de Webern parce que son oeuvre est aussi une démonstration. Elle tient tout entière en trois disques compacts. Dans l'ordre chronologique. Je suis obsédé par les oeuvres comme celles-là. » En 1963, quand il publie Récits complets, son deuxième livre, Denis Roche a vingt-cinq ans, « l'âge qu'avait Webern au moment de l'Opus 5. C'est le moment de la conquête du style ». L'autre figure qui le fascine est celle d'un peintre, Kandinsky - pour sa marche vers l'abstraction (voir les textes étonnants de « Kandinsky à venir » dans Les Idées centésimales de Miss Elanize en 1964). « Pourtant je ne connaissais rien à la peinture, contrairement à certains de mes amis de Tel Quel, surtout Marcelin Pleynet, dit Denis Roche, mais j'allais partout, dans toutes les galeries, je regardais tout. Ça me mettait dans des états d'excitation incroyables. » « Ce que la musique et la peinture contemporaines ont fait - la montée vers l'abstrait, par exemple -, la littérature ne l'a pas fait. Cette tâche revenait à la poésie. J'ai voulu le faire. C'est ma trajectoire, à moi. Je ne suis pas dans la trajectoire de la poésie occidentale du vingtième siècle. Je sais que c'est présomptueux de tenir ces propos. Mais on ne peut parler de tout cela que d'une façon présomptueuse.» Et, dans un sourire, il ajoute : « C'était présomptueux quand nous le faisions. »

Ils voulaient faire la révolution, lui et ses amis. Qui peut prouver qu'ils ne l'ont pas faite ? « La poésie est une question de collimateur », dira le jeune homme, qui publiait, dans Forestière amazonide, des « poèmes à mon insu » : « J'écris des poèmes à mon insu » Qu'aucune inspiration ne mène par la bride » et dont les derniers vers seront : «... Je plie comme l'inconscience du/ Temps j'écoute le fermier dans la main refermée de/L & oiseau.»

Sans doute Denis Roche a-t-il eu raison de refuser de vieillir en « poète », de garder intactes sa jeunesse, son insolence, son ambition, sa folie, désormais concentrées dans cet épais volume. Il fait apparaître bien des soi-disants « jeunes » comme empesés, frileux, conformistes, soucieux d'intégration sociale, « médaillés » avant

l'âge, confondant la suffisance bourgeoise des comptes en banque garnis avec la saine arrogance qu'il a su, lui, préserver.

Attention, lecteurs, si l'on vous met en garde contre ce gros livre « d'un poète qui n'écrit plus depuis vingt-trois ans » (pensez-donc !), c'est qu'on vous demande de ne plus « chercher à comprendre » pourquoi certains écrivent et d'autres pas (ou du moins ne devraient pas). Evidemment, si vous en êtes venus à croire, vous aussi que la littérature est un délassément, ou un refuge contre le monde que vous refusez de penser - elle se serait alors arrêtée vers 1914, quelque part du côté de Péguy -, Denis Roche n'a pas écrit pour vous. Et n'en conçoit aucune culpabilité... N'est-ce pas d'une insolence intolérable ? Il a écrit comme on fait la guerre. Et, pour le lire avec bonheur, il faut aimer les combats.

JOSYANE SAVIGNEAU

https://www.lemonde.fr/archives/article/1995/01/13/denis-roche-meteore-devastateur_3860882_1819218.html

oOo